

Ophélie Piras

# La Promesse d'Hécate

*Tome 1 : La Gardienne.*

Cet ebook a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

© Ophélie Piras

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet Ebook.



## PROLOGUE :

Un petit village de pêcheur bordait la Manche. A mi-chemin entre la Bretagne et la Basse-Normandie, se trouvait ce petit peuple aux racines celtiques. Le chant de la mer était un doux murmure qui berçait les nuits et les jours. La lumière des phares était un guide et un repère que l'on ne perdait jamais de vue. Sur les rochers, les vagues giflaient et se déchaînaient en une mousse blanche qui grondait. Les étoiles du ciel étaient la toile des rêveurs. Perdues dans leur temps et leurs coutumes, le temps des druides et les légendes étaient chuchotés aux oreilles devant des feux sur les plages de sable clair.

Un bateau précaire avait échoué sur la plage. Fouetté par la brise du soir et la houle, le bois manquait rompre. Il avait embarqué à Cornouailles et s'était lentement laissé diriger vers les côtes françaises. A son bord, un couple berçait leur petite fille qui elle-même serrait un chaton roux dans ses bras. Le père descendit de leur embarcation et aida sa femme et sa fille à le suivre. Il était grand et robuste, et ses cheveux d'un noir corbeau se fondaient dans la nuit aux mille étoiles. La lune n'était qu'un croissant qui semblait leur sourire. Mais il savait que leur périple était vain. Il sentait dans l'air quelques mauvais augures qui attendaient de s'abattre sur sa famille. Ses yeux turquoise se posèrent sur sa femme, si belle sous la clarté spectrale. Elle ne méritait pas de vivre ainsi. Il s'était promis de la protéger mais il doutait ce soir-là d'y parvenir. Car désormais, ils n'étaient plus seuls. Sa fille dormait debout tant elle était fatiguée. Il lui avait transmis ses cheveux du plus pur des noirs tandis que sa mère lui avait cédé ses traits fins et harmonieux, sa peau blanche et parfaite.

Claire.

Son chaton roux avait les yeux grands ouverts : des yeux aussi verts que des émeraudes, qui luisaient dans l'obscurité. Était-elle consciente de tout ce qui l'entourait ? De ce qui s'était passé ?

Elle se mit à ronronner et Claire sourit dans son sommeil. Son père alla la prendre dans ses bras forts et la serra tout contre lui comme si jamais plus il n'en aurait l'occasion. Sa femme, *cette femme !*, qu'il aimait tant, lui prit la main et ils s'enfoncèrent dans la nuit parmi les bois d'une forêt haute.

Sans crier gare, ils furent encerclés par des hommes. Il pouvait à peine les voir tant il faisait sombre mais la lune reflétait leurs yeux et leurs lames. Sa femme enfonça ses ongles dans la peau de son avant bras et il plongea ses yeux inquiets dans les siens. Ne saura-t-elle jamais combien il avait pu l'aimer ? Combien il aurait tout risqué pour elle ? Il aurait aimé tout envoyer balader et l'aimer une dernière fois. C'était impossible. Ils le savaient tout deux. On les avait trahis. Mais ne l'avait-il pas pressenti ? Il n'y avait qu'une requête dans les yeux de sa bien-aimée. Il était horrifié à l'idée de la laisser seule mais il ne pouvait faire autrement. Sa femme marcha droit vers eux tandis qu'il s'enfuyait, sa fille dans les bras, vers le petit village de maisons cossues aux murs blancs et aux toits bleu marine. Il courut et courut aussi vite que ses jambes le lui permettaient. Il ne cessait de penser à elle. De penser à ce qui se passait là-bas. Il devait se répéter qu'il ne pouvait pas revenir sur ses pas. Il-ne-le-pouvait-pas. Une maison se dressa devant lui, de la lumière se diffusait par les fenêtres à l'étage. Sur le perron, il y avait une large chaise à bascule devant une petite table où une tasse de thé fumait encore à côté d'un plaid.

Il avait les larmes aux yeux. Son cœur se brisait en une multitude de cristaux tranchants. Il monta les quelques marches, les jambes lui pesant comme si des ancres y étaient accrochées, et sonna. Il entendit du bruit à l'intérieur et un homme d'une trentaine d'années vint lui ouvrir, l'œil noir soupçonneux, vêtu d'un long peignoir et de pantoufles. Il était très grand, plus encore que lui-même, les cheveux châains coupés ras. Son visage paraissait dur mais humble.

- Puis-je vous aider ? demanda-t-il
- Qui est-ce ? s'enquit la voix d'une femme qui approchait

Un homme ... et sa fille, la renseigna son mari

La porte s'ouvrit un peu plus et une jeune femme blonde aux cheveux décoiffés et aux yeux bleu-ciel se posta aux côtés de son homme. Elle lui fit un grand sourire qui creusa deux fossettes à ses joues. Une théière siffla à cet instant et elle rentra dans la demeure en s'excusant.

- Aidez-moi. Je ne peux pas rester. Protégez ma fille.  
Aimez-la. Je vous en prie ...

Il lui confia Claire dans les bras alors que Monsieur Benti le regardait éberlué, comme s'il ne comprenait pas dans quelle langue il lui parlait. Il lui fourra une lettre dans la poche et s'en alla retrouver sa femme, vers son propre destin ... et ne se permit pas un regard en arrière.

## CHAPITRE 1.

Selon moi, on ne devrait pas découvrir ce que l'on n'a pas essayé de chercher. Lorsque l'on entreprend une sorte de quête aux souvenirs ou au passé, on sait dans quoi on met les pieds. On a pesé les inconvénients et les avantages auparavant. Mais lorsque la vérité vous tombe dessus, vous n'avez plus que vos yeux pour pleurer et vos jambes pour courir. Je n'avais pas cherché à connaître mon identité, savoir d'où je venais ne m'intéressait pas. Mais il avait fallu qu'il en soit autrement. J'avais appris à mes dépens le pouvoir d'un nom, et les exigences qui lui incombaient. Du jour au lendemain, tout avait basculé, et tout avait perdu du sens.

Mais aurais-je seulement pu y échapper ? Avais-je jamais eu mon destin en main ?

Je menais ma barque en campagne française dans un trou bien paumé que personne ne connaissait mis à part les immigrés de la planète Mars (ce qui représentait une faible minorité de la population.) A l'horizon, il n'y avait que des prés d'herbe, des champs de blé, des champs de lavande, des animaux qui broutaient, un puits fermé et abandonné, et un vieux moulin dévasté par le temps. J'habitais dans cette ancienne ferme en brique et mal entretenue par ses prédécesseurs : large et grande. C'était ce genre de baraque décrépit devant lesquelles on passe en voiture gagnés par la chair de poule. Elle aurait pu faire rêver deux types de personnes bien distincts : de vieux historiens à la retraite, ou un réalisateur à la recherche d'un lieu pour son film d'horreur. J'avais été gâtée par un plancher grinçant, des marches branlantes, de la poussière qui revenait sans cesse, des coins obscurs, et aucun voisin à la ronde. Pas la peine de chercher, vous ne trouverez aucun avantage à grossir les rangs des « ruraux ». Je me demandais encore comment mes parents avaient pu penser que venir dans ce bled était l'« idée du siècle. » Ni d'où ils pensaient que l'on vivrait dans la « paix et la

sécurité » perdus au milieu de nulle part. Autant afficher : SEULS, SANS AIDE, FACILE à CAMBRIOLER sur la porte d'entrée. Mais ils faisaient la sourde oreille à mes plaintes, si bien que j'avais fini par me taire.

Ils ne s'étaient pourtant pas rencontrés dans ce trou. Cela n'avait donc rien à voir avec une quelconque nostalgie romantique. A l'époque, cette maison était habitée par mes arrière grands-parents. A leur mort, leur fils n'avait pas voulu y retourner vivre. (Ce que je comprenais parfaitement). Il s'était établi dans un petit village de pêcheurs avec sa femme et ses enfants. Mon père avait passé toute son enfance là-bas. A la mort de son propre père, il avait hérité de la maison de campagne. Mais c'était à l'université qu'il avait rencontré Coralie, ma mère. Ils s'étaient mariés et étaient retournés vivre dans la maison d'enfance de Thomas, mon père. C'est alors qu'ils m'avaient adoptée- à mes trois ans et avaient décidé de repartir pour la campagne. (Pourquoi ? Ça, j'aimerais bien le savoir !)

Ils ne m'avaient jamais caché la vérité sur mon adoption. Mais étrangement, je n'avais jamais cherché à savoir d'où je venais, qui étaient mes vrais parents, ou s'il me restait de la famille quelque part. Mon passé ? Il ne m'intéressait pas. Je parlais du principe qu'on ne pouvait pas regretter ce qu'on n'avait jamais connu. Il serait mentir de ne pas admettre que je m'étais posé beaucoup de questions, mais je n'étais pas si sûre d'avoir envie d'entendre les réponses à celles-ci. Le seul souvenir de mon passé était bel et bien vivant : c'était une chatte rousse nommée Kristie aux grands yeux émeraude. Kristie était sans nul doute ma meilleure amie, ma famille. Elle avait grandi avec moi et nous ne nous étions jamais séparées. Ce serait mes parents biologiques qui me l'auraient offert, et je m'étais toujours demandé si ce chat représentait des excuses pour m'avoir abandonné. Car appelons les choses par leur nom : c'était un abandon.

A son cou, était accroché un collier au fermoir bloqué dont je n'avais pas la clef. De toute façon, je ne voulais pas l'enlever, il lui allait à merveille. Parfois, il me prenait à le longer du doigt,

lorsque j'étais prise d'une bouffée de mélancolie et de tristesse.

Comme je le disais, je menais ma barque en eau trouble : la vie était monotone. J'étouffais. J'aspirais à tant de choses ! J'avais envie de voyager, de découvrir le monde, de partir à l'aventure. J'avais envie de respirer la vie à pleins poumons et de crier de liberté au sommet du Corcovado<sup>1</sup>. La routine du quotidien me pesait, le lycée me pesait, la solitude me pesait. Non pas que je n'aimais pas mon indépendance, seulement, être seule au milieu d'une foule c'était différent d'être seule tout simplement, avec ses pensées. La seule chose qui me permettait de souffler était la littérature. Lire était un bol d'air frais. Un instant, je pouvais m'imaginer vivre la vie d'une autre. Et tout oublier.

Heureusement, il ne me restait plus qu'un an dans ce lycée merdique, un an, et je pourrais partir loin d'ici à l'université. Allais-je y survivre ? Telle était la question. La seule chose que je souhaitais c'était m'en aller. Le plus loin possible. Je me souvenais d'un poème de Baudelaire qui disait : « *Il me semble que je serais toujours bien là où je ne suis pas, et cette question de déménagement en est une que je discute sans cesse avec mon âme.* »<sup>2</sup> Cela résume assez bien mon état d'esprit ! Je rêvais d'un ailleurs encore inconnu, comme si un lieu m'appelait et que je ne pouvais que lui répondre et attendre le moment où je le foulerais enfin. Ce moment tardait à faire son apparition. J'avais supporté toute mon enfance la verdure et la pluie incessante, la grisaille et la lourdeur. Et le temps semblait influencer sur mes humeurs : je me sentais lasse et passive dans ma propre vie. C'était comme si je vivais en n'étant qu'une simple spectatrice. Je n'avais envie de me lier à personne, et personne ne faisait l'effort de venir vers moi. J'avais une tête peu engageante : le regard froid et dur, l'expression ailleurs. Il y avait deux exceptions : Alice et Romane qui avaient beau dire qu'elles me considéraient comme une amie, j'étais toujours convaincue d'être un projet caritatif !

---

<sup>1</sup> Haut relief du Brésil situé à Rio de Janeiro : elle abrite notamment le Christ Rédempteur.

<sup>2</sup> *Anywhere out the world*, Spleen de Paris, 1864. Baudelaire.

Mais je n'étais pas la seule en marge de mes camarades. Il y avait un garçon de ma classe qui s'appelait Matthieu et qui l'était même plus que moi. Distant, réservé, mystérieux, personne ne savait rien de lui, et tout le monde voulait le connaître. Surtout la gent féminine. Car en plus d'attiser le mystère autour de sa personne, Matthieu était tout simplement et absolument beau comme un dieu. Grand, musclé, fin, il avait une silhouette sportive et féline. Presque agressive. La Nature, qui avait fort bien travaillé ce jour-là, l'avait doté de traits fins et dessinés, d'une mâchoire étroite et carrée, et d'un petit nez. Son regard perçant et clair était caché par ses cheveux bruns ébouriffés, décoiffés, qui piquaient de tous les côtés. Il portait souvent une impeccable chemise noire sur un débardeur kaki et un jean bleu très foncé. Je crois bien ne jamais l'avoir vu sourire, ni se lier avec qui que ce soit. J'étais peut-être solitaire, mais pas autant que lui. Je me demandais ce qui l'empêchait de se mêler aux autres. Il avait une attitude hautaine tout droit sortie des quartiers chics de Paris- comment était-il arrivé dans ce trou ? Pensait-il être si supérieur qu'il ne pouvait converser avec les petites gens tels que nous ? Ah Paris ! Les monuments, la folie, le monde, le métro, les petits cafés, l'indépendance, l'effervescence, les magasins, les grandes librairies ... j'avais besoin de m'imprégner de cette vie pleine de surprises et de jouissances. Je le sentais au fond de moi, bouillir dans mes veines, ce besoin de liberté et de nouveau. Un besoin viscéral de ... *plus*.

Surtout ce lundi d'octobre ...

Tout s'était déroulé des plus normalement ce jour-là. Je « prenais mon petit déjeuner » comme tous les matins tandis que mes parents finissaient de se préparer. Ma mère enfilait à la hâte son collant opaque noir et mon père se rasait dans la salle de bain toute neuve avec nouveau carrelage et baignoire. Au moins une pièce propre ! J'essayais de penser à un peu de gaieté avant de partir au front : il ne pleuvait pas, un rayon de soleil pourrait même percer les nuages. Cela s'arrêtait à peu près là.

Dépitée, je pataugeais ma cuillère dans le bol de céréales que j'avais à peine touché ... j'avais deux heures de maths

aujourd'hui ... avec une folle furieuse ...

Je regardais ma mère s'affairer dans le salon à la recherche de son portable, de ses clefs, d'un de ses talons hauts ... elle était plutôt désorganisée, surtout le matin. Grande, la taille un peu forte, elle était mise en valeur par son long pantalon noir et son pull gris à col roulé. Ses cheveux courts et blonds étaient savamment désordonnés, tout à son image. Ses grands yeux bleus cherchaient désespérément, affolés, ses affaires.

- Maman, pourquoi as-tu mis un collant sous ton pantalon ? me moquais-je.

Elle sembla remarquer ma présence dans la pièce pour la première fois et me fit un grand sourire tel que je les aimais.

- Parce que sinon j'ai froid, m'expliqua-t-elle tout simplement, Mais où ai-je mis mon collier ? s'affola-t-elle.

Je regardai autour de moi à la recherche du collier perdu et le dénichai à une place aussi incongrue que je m'y attendais.

- Là-haut, sur l'étagère des Cd, lui indiquais-je.

Elle tourna vivement la tête vers l'étagère et accourut prendre son précieux collier en soupirant.

- Merci mon ange, je ne sais pas ce que je ferais sans toi ! s'exclama ma tête en l'air de mère en m'embrassant sur le front.
- Oh mais rien maman. Tu serais complètement perdue ! lui assurais-je avec un sourire.

Maman n'eut pas le temps de répondre que papa déboulait dans le salon à demi-rasé, le téléphone à l'oreille. Ses yeux de jais étaient écarquillés, ses sourcils froncés et sa mâchoire crispée. Son interlocuteur ne pouvait être qu'une personne : son patron.

- Comment ça la réunion a déjà commencé ? s'époumona-t-il, la voix montant dans les aigus.

Sa femme vint lui enfiler sa chemise blanche tandis qu'il essayait de caser des « mais », « je ne », « qu' » dans la conversation qui tenait plus du monologue. Lorsqu'il raccrocha après avoir dit (attention !) sa plus longue phrase : « Très bien.

J'arrive le plus vite possible », maman avait eut le temps de coiffer ses cheveux ras et châains, boutonner sa chemise, lui enfile sa veste, et raser le reste de sa figure. Papa était encore beau, mince et dépourvu de rides extrêmement voyantes, il faisait bien cinq ans de moins. Il me dépassait de plus d'une bonne tête, ce qui ne l'empêchait pas de râler que je sois si grande. Mais évidemment il ne parlait pas de ma taille ...

Surtout ce que j'adorais chez lui, c'était l'amour évident qu'il portait à ma mère. Dans tous ses gestes, toutes ses paroles, dans son regard, tout indiquait en lui que sa femme était sa raison de vivre. Il s'en était longtemps voulu de ne pas avoir pu donner d'enfant à la femme qui, le plus au monde, voulait être mère. Avant qu'elle ne m'ait, moi, évidemment.

- Merci mon amour, lui chuchota-t-il, tu es prête ? Il va falloir y aller maintenant. Je suis déjà très en retard, et on a de la route devant nous. Un jour je vais les tuer ! marmonna-t-il, grognon.
- Oui, oui, j'ai fini. Enfin je crois ! soupira maman.

Elle regarda tout autour d'elle, les sourcils froncés et acquiesça. En moins de deux, ils s'étaient chaussés, habillés, les clefs en main prêts à partir. Et moi, j'avais la tête dans mes céréales, maudissant mon sort. Le temps que mon cerveau se mit difficilement en mode marche et ne comprit que mes parents partaient, ils avaient déjà claqué la porte, pressés au point de ne pas avoir fait attention à moi.

- Woh ! Vous m'oubliez ! paniquai-je.

Je me précipitai à leur suite, en trébuchant au passage sur les bottines de maman ; je tombai. Je jurai dans ma barbe en me relevant maladroitement et courus à leur suite. J'eus juste le temps de voir la voiture partir au loin ...

- Non mais quelle poisse !! C'est pas vrai ! m'indignais-je, ahurie.

Je rentrai à l'intérieur comme une furie, à la recherche de mon portable, avec un peu de chance, ils n'étaient pas encore trop loin ... mais évidemment papa était déjà au téléphone (ce qui n'était jamais rapide) et maman avait oublié le sien : je l'entendis

sonner dans le vide.

J'étais décidément maudite !

Et comment je vais faire moi pour aller au lycée ? couinais-je

Je me laissai tomber sur le canapé déjà désespérée. Pouvais-je me permettre de ne pas y aller ? J'étais une bonne élève mais je n'aimais pas prendre du retard. Mieux j'écoutais en cours, plus j'avais de temps pour moi ensuite. Or j'avais besoin de ne pas faiblir en mathématiques. Cette journée ne pouvait pas s'annoncer pire. Enervée, je pris mon sac et sortis.

Que pouvais-je faire ?

Je fixai cette route que personne n'empruntait, ces champs où personne ne passait, où personne n'habitait. Je tournai sur moi-même cherchant je ne sais quoi, mais non, j'étais seule. Je n'avais plus qu'à marcher ! Et prier le Ciel pour qu'une voiture passe par là. Frank, mon âne, se mit à braire comme s'il se riait de mon sort, et je lui lançais un regard noir. Un âne ! Pourquoi n'avais-je pas un cheval ?

Je lui tournai le dos, boudeuse et il brailla de plus belle. Bon sang ! La tentation de rentrer me fourrer sous la couette s'intensifiait. Manquer à ce point de chance n'augurait vraiment rien de bon. De plus, je me rendis compte que je ne connaissais même pas le chemin pour aller au lycée. Vu comment commençaient les choses, j'étais quasi sûre de me perdre.

D'un pas vif, je pris le chemin qu'avait emprunté la voiture quelques minutes plus tôt et marchai tout droit. L'air frais permit de calmer mes nerfs. La colère passa au dépit. Il n'y avait rien. Strictement rien. Pas un bruit. Personne. Nada. J'étais prête à parier que personne au monde ne vivait à ce point décalé, isolé et seul.

Je ne savais pas depuis combien de temps je marchais sans croiser âme qui vive, mais finalement, après n'avoir observé que des champs verts, jaunes, et mauves, des arbres, et cette fichue route cabossée et déserte, j'arrivai à un carrefour. Et au loin, je devinai l'effigie d'une Station Essence. Dieu merci, j'étais sauvée ! Mais avec la brume qui se désépaissit soudain, je me rendis compte que la station service était encore bien loin ... ah !

Quel acharnement du sort ! Je n'en verrais donc jamais le bout ? Mon visage se décomposa à nouveau. Je n'en pouvais vraiment plus de cette ville.

- Dites-le moi si vous me détestez, mais arrêtez de me torturer ! criai-je au ciel

Et voilà que je commençais à parler toute seule ! C'était la fin ... Je m'écroulai par terre et attendis, les larmes aux bords des yeux, que je me calmasse. Chose difficile lorsqu'on est perdue au pays de nulle part, qu'on a froid, faim, sommeil. Qu'on a les nerfs à bout, qu'on est énervée, et qu'on ne sait même pas où l'on va ni si l'on trouvera quelqu'un pour nous aider. J'en avais juste marre. Et plein le dos.

A l'encontre de toute attente, j'entendis un bruit. Comme un lapin qui aurait entendu une branche se briser, je tournai la tête en tendant l'oreille, à l'affût. Un ronronnement sonore. Une voiture arrivait en trombe. Un sourire immense fendit mon visage lorsque j'aperçus des feux, et une carrosserie noire fendre le brouillard matinal. Je me relevai vivement et tendis la main pour que le conducteur me voie et s'arrête. Mon alarme interne se réveillant, je songeai qu'avec ma chance j'allai tomber sur un psychopathe ou un tueur en série qui visitait les petites villes de campagne pour dénicher des futures proies pour assouvir leur soif de sang insatiable. Une panique irraisonnée m'étreignit soudain la poitrine. Et si tout cela était un coup monté ? Un complot ? Ou je ne savais quel plan tordu ? La voiture s'arrêta au moment où mon pouls s'accélérait. Ma salive se bloqua dans ma gorge. J'étais complètement barge, hein ? Et parano ?

Que pouvait-il bien m'arriver après tout ? Quelle chance avais-je pour que mes peurs se révélassent vrais ? Je me précipitai donc vers la voiture, reconnaissante :

- Oh, vous êtes mon sauveur ! Je ne sens même plus mes ... m'exclamais-je avant de stopper net mes bavardages.

Ce garçon ... je le connaissais !

- Matthieu ? m'étonnais-je.

Que faisait-il là ? Il était étrange de le voir débarquer ici alors

même que j'avais pensé à lui dans la matinée. C'était comme ces fois où vous pensez qu'il faudrait que vous appeliez quelqu'un et que la minute qui suit cette même personne vous téléphone.

Il était aussi beau qu'à l'accoutumée mais c'était la première fois que je me retrouvais aussi près de lui. En classe, Matthieu était la plupart du temps au fond de la salle à dormir, lorsqu'il daignait venir tandis que je préférais être devant. A ma vue, il leva un sourcil, je pus admirer la couleur particulière de ses yeux, ses cheveux ayant tendance à les voiler. Je ne les avais jamais vraiment vus auparavant. Comment définir cette couleur ? Lapis-lazuli ? Non. Ses iris étaient mordorés, parsemés de paillettes et reflets bleus. Je n'avais jamais rien vu de tel. Il avait de ces regards dans lesquels l'on peut se perdre en route, dans lesquels on saute à pied joins, tant et si bien que l'on en oublie tout, de l'endroit où l'on est jusqu'à son propre nom. Les pics de ses cheveux touchaient ses longs cils. Son expression avait quelque chose de dur et d'indéchiffrable.

- Claire, c'est ça ? demanda-t-il, enfin, brisant le silence qui s'était installé.
- Oui, confirmai-je, d'une petite voix.
- Eh bien monte !

Il me lança un regard appuyé l'air de se demander si je n'étais pas une demeurée.

- Mais ... tu n'as pas dix-huit ans ! m'exclamai-je en regardant avec anxiété sa splendide Chevrolet Camaro que je n'avais d'ailleurs jamais vu au lycée.
- Effectivement ...

Il pencha la tête de côté en attendant que je lui explique ce qui clochait. J'étais ennuyée et tiraillée entre mon envie plus que violente de monter dans cette voiture et celle qui me disait que ce n'était peut-être pas une bonne idée.

- Tu n'as pas le droit de conduire !

Je le vis lever les yeux au ciel tout en retenant un sourire. J'avais envie de le voir sourire : il en serait plus beau encore et cela le ferait paraître moins ... inaccessible.